
NOTICE SUR M. LE PROFESSEUR BAUD.

JEAN MARIE BAUD naquit , en 1776 , à Rumilly en Savoie. Son père, qui était syndic de cette localité et qui était chargé d'une nombreuse famille , confia à un ecclésiastique le soin de l'éducation de son fils qui , dès l'âge le plus tendre, annonçait les plus heureuses dispositions pour l'étude. Baud , dans ses vieux jours , aimait à se rappeler toute la reconnaissance qu'il devait au prêtre sous la direction duquel il fit ses humanités.

Bientôt après , entraîné par une vocation irrésistible , il quitta son pays natal , jeune d'âge encore , mais paraissant déjà mûr par l'intelligence et par un esprit d'observation très-remarquable. Il vint à Paris étudier la médecine et la chirurgie.

A l'époque où il prit ses grades , la révolution avait déjà éclaté en France ; la république était en armes et il fallait des médecins à ses troupes. Au lieu de retourner dans son pays , comme il en avait d'abord le projet , Baud choisit le champ de bataille pour son hôpital et les pauvres soldats blessés pour ses premiers malades. Il entra dans la médecine militaire , et bientôt après il fut désigné , en qualité de médecin de la marine , pour accompagner l'escadre qui devait transporter en Amérique l'armée destinée , en 1802, sous le commande-

ment en chef du général Leclerc, à soumettre l'île de Saint-Domingue, la plus belle des colonies françaises où les noirs revoltés jetaient sous Toussaint-Louverture les fondements d'un nouvel état. Pendant cette malheureuse expédition une épidémie cruelle frappa l'armée française ; Baud se consacra avec un rare dévouement au soulagement des soldats. Après son retour en Europe, il resta attaché, comme chirurgien major, à la marine jusqu'à la chute de l'empire. Son séjour en France lui avait fait connaître les hommes les plus remarquables de l'époque, et il s'était lié avec les sommités de la science médicale. Il suffit de nommer, entre autres, le docteur Recamier, ce praticien célèbre et heureux, avec lequel Baud fut uni par les liens de l'amitié la plus vive jusqu'à la fin de ses jours.

Lors de l'organisation des Universités dans les provinces méridionales du nouveau royaume des Pays-Bas, on se félicita de pouvoir mettre à profit pour l'enseignement les lumières et l'expérience du médecin militaire ; le roi Guillaume le nomma professeur d'anatomie et de chirurgie à l'Université de Louvain, et plus tard il lui donna en récompense de ses services la croix de chevalier de l'ordre du lion belge.

Le 31 juillet 1821, lorsqu'il entra en fonction comme professeur ordinaire à la faculté de médecine, Baud prononça un discours inaugural, imprimé dans le quatrième volume des Annales de l'Université de Louvain. Il prit pour tâche, par une heureuse inno-

vation, de faire connaître et apprécier une des plus grandes gloires médicales de l'ancienne Université : c'était l'éloge de Rega, et le sujet du discours était digne de l'orateur (1). Baud revendiqua pour Rega, avec une grande force logique, l'honneur de la doctrine médicale que Broussais faisait valoir avec éclat au commencement de ce siècle (2). Le discours, écrit en latin, prouve que Baud avait conservé les traditions de l'éducation classique de son âge.

Vers 1830 sa santé parut s'affaiblir. Il obtint un congé dont il profita pour revoir le pays qui l'avait vu naître et pour faire un voyage en Italie. En 1834, à la suppression de l'Université, il demanda et obtint du gouvernement sa pension de retraite. L'année suivante la croix de chevalier de l'ordre de Léopold lui fut décernée.

Déchargé des fonctions du professorat qu'il avait remplies si longtemps avec la plus haute distinction et en même temps avec la plus rigoureuse exactitude, il allait désormais se consacrer uniquement à la pratique de la médecine et de la chirurgie. Mais quels que pus-

(1) *Joannis Mariae Baud, Med. et Chir. doct., Oratio inauguralis de laudibus quibus efferrî potest memoria H. J. Rega, quondam in Univ. Lovaniënsi professoris primarii*; de 32 pages in-4^o.

(2) Voyez les notices sur Rega, par MM. les professeurs Martens et François, dans les *Analectes* de 1840, p. 180, et de 1847, p. 217.

sent être sa renommée et ses succès comme praticien , Baud était avant tout professeur. Bientôt il sentit renaitre le désir de continuer à rendre des services à l'enseignement médical qui fut la gloire incontestée et incontestable de sa longue et honorable carrière. L'Université catholique lui offrit au commencement de l'année 1836 la chaire de pathologie chirurgicale ; pour l'accepter il n'y eut qu'un seul obstacle de sa part , et c'était celui de la plus rare et de la plus généreuse délicatesse : il ne pouvait ni ne voulait se résoudre à cumuler sa pension de retraite avec le traitement attaché aux nouvelles fonctions professorales. Cet obstacle fut levé promptement par un arrangement honorable et pour lui et pour l'Université : Baud céda à la commission des hospices de la ville de Louvain la jouissance pleine et entière de sa pension de retraite d'environ trois mille francs qu'il ne voulait réclamer pour lui-même que lorsque les infirmités de la vieillesse seraient venues le forcer de renoncer à l'enseignement. La science et les pauvres eurent ainsi à se féliciter de la délicatesse et de la générosité du professeur.

Tous ceux qui eurent le bonheur d'assister à ses leçons , et qui certes sont fiers d'avoir été formés par lui dans l'art de guérir , connaissent le mérite de son enseignement ; eux seuls ont une idée exacte de la manière incomparable dont Baud donnait ses leçons. Son élocution facile et toujours élégante répandait la clarté sur les points les plus difficiles et les plus controver-

sés; sa vieille expérience servait à résoudre toute question douteuse, et sa conviction scientifique entraînait toujours sans effort dans l'âme de ses auditeurs. Aussi, un de ses anciens élèves était-il le digne interprète de la pensée et des sentiments de tous les autres lorsqu'il disait : « Tour à tour chirurgien de marine, professeur de » médecine, écrivain, administrateur, partout et tou- » jours on vit Baud se placer au premier rang, servir » d'exemple et de modèle à tous, conquérir les égards et » les sympathies de tous. Peu d'hommes ont eu le bon- » heur de réunir à un même degré la profondeur des » vues, l'élévation des idées, l'étendue et la variété des » connaissances à une élocution toujours élégante et » facile, au charme des expressions qui donnaient à ses » leçons un intérêt si vif et tant de grâces à ses entre- » tiens. Sa bonté était inépuisable, sa bienveillance » sans égale, son aménité inaltérable (1). »

Pendant plusieurs années il fut membre du conseil communal de la ville de Louvain; une lettre à laquelle les circonstances le forcèrent de donner de la publicité renferme les motifs pour lesquels il renonça à ces fonctions qui le mirent si souvent à même de rendre des services signalés à ses concitoyens. Il rendit aussi de nombreux services à la commune en sa qualité de président

(1) M. le président Vleminckx, dans le *Bulletin de l'Académie royale de Médecine de Belgique*, tom. XI, p. 496.

de la commission médicale. L'académie royale de médecine de Belgique et plusieurs autres sociétés savantes, nationales et étrangères, s'honoraient de le compter au nombre de leurs membres les plus distingués.

Dévoué de cœur et d'âme à son pays d'adoption, il n'oublia point sa terre natale. Sa protection, ses conseils et sa bourse ne manquèrent jamais de venir en aide à ses anciens compatriotes. Il y avait autrefois, à l'Université de Louvain, le collège de Savoie, fondé par Eustache Chapuis, en faveur des jeunes gens d'Annecy, lieu de naissance du fondateur. Quelques faibles revenus de cette fondation échappèrent à la rapacité des révolutionnaires du dernier siècle; Baud n'eut de repos que lorsqu'il fut parvenu à faire accorder à des jeunes Savoyards la jouissance de ces bourses d'étude en Belgique et à les y réintégrer dans leurs droits. Son attachement à son pays natal mais bien plus encore son mérite personnel lui valurent, de la part du roi Charles-Albert, la décoration de l'ordre religieux et militaire des saints Maurice et Lazare.

Comme praticien il eut la confiance des personnages les plus distingués; ils réclamaient à l'envi ses soins et ses conseils que son cœur compatissant et son esprit de charité semblaient accorder avec plus de bienveillance encore aux pauvres et à ceux qui n'avaient point de fortune suffisante pour récompenser convenablement la renommée du médecin. Combien de fois ne le vit-on pas entreprendre des courses longues et pénibles pour

soigner des malades qui n'avaient à lui offrir que leur reconnaissance seule ou celle de leur famille ? Baud préférait cette reconnaissance à l'argent ; c'était , dans toute la force du terme , un homme d'un grand désintéressement , aimant toujours plus à pouvoir donner aux autres qu'à recevoir pour lui-même , et cela à tel point que plus d'une fois il compromit ses propres intérêts.

Cette confiance qui nous révèle le caractère du défunt peut paraître une indiscretion ; et pourtant nous n'hésitons pas à en ajouter encore une autre concernant ses sentiments religieux. Au milieu du tourbillon de la gloire et des revers de l'empire , le chirurgien major de la marine n'oublia jamais entièrement la pratique des devoirs du chrétien ; la première et si pieuse éducation de son jeune âge l'y rappelait pour ainsi dire sans cesse et malgré lui. Plus tard une voix amie se fit entendre : le docteur Recamier , non moins connu par la profondeur de son savoir que par la ferveur de son édifiante piété , lui fit comprendre , mieux que personne , combien est grande et pleine de consolations la santé de l'âme dont la vie et les remèdes se puisent dans la pratique des devoirs de la religion. Recamier était un apôtre , et Baud se glorifiait d'être son humble et dévoué disciple.

Il s'était réservé pour la fin de sa carrière la publication de son cours de pathologie chirurgicale ; mais il n'eut pas même le temps de faire la révision de ses

manuscrits : les souffrances d'une longue et cruelle maladie vinrent l'assaillir, et tout espoir de le conserver fut perdu. Les trois années qui précédèrent sa dernière heure furent pour ainsi dire trois années d'agonie : *sa mort regrettable pour tous*, disait l'honorable président de l'Académie royale de médecine, *fut pour lui seul un grand bienfait.*

Muni des saints Sacrements des mourants, il s'endormit dans la paix du Seigneur le 11 mars 1852. A ses obsèques toutes les classes de la société se réunirent pour lui rendre un juste et suprême hommage de respect et d'affection ; sa dépouille mortelle fut déposée au cimetière de Hérent-lez-Louvain, où un monument doit être érigé à sa mémoire.